

Gitty Daneshvari



Illustré par James Lancett
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Éric Betsch

Michel
LAFON

Titre original : *The League of Unexceptional Children :
Get Smart-ish!*

Copyright © Cat On A Leash, Inc., 2016
Illustrations intérieures © James Lancett, 2016

Tous droits réservés.

Première publication par Little, Brown en octobre 2016

*Les personnages, les organisations et les situations de ce récit
étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes
ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.*

© Éditions Michel Lafon, 2017, pour la traduction française.
118, avenue Achille-Peretti – CS70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.lire-en-serie.com

Pour Edward John Carlson

La Ligue des Enfants Ordinaires

Dossier n° 041315

AFFAIRE CLASSEE

Suite à la plus grande faille de sécurité de l'histoire des États-Unis, Jonathan Murray et Shelley Brown, tous deux âgés de douze ans, ont été recrutés au sein de la Ligue des Enfants Ordinaires, un réseau secret qui emploie en tant qu'espions les enfants les plus moyens, les plus communs et les moins marquants du pays. Pourquoi eux ? Pourquoi pas les surdoués ? Ou les cracks en informatique et en sciences ? Ou encore les meilleurs sportifs ?

Pour une raison très simple : parce que les gens se souviennent de ces derniers. Mais pas des Ordinaires. Les enfants ordinaires sont les oubliés, ils passent leur temps à se présenter pour la millième fois à des camarades qu'ils connaissent depuis l'école maternelle. Pourquoi ? Parce qu'ils se fondent dans le décor. Ils évoluent au beau milieu de l'angle mort du monde.

TOP SECRET

« “Moyen”, est-ce un gros mot ? »

Lottie Markman, 11 ans
Ann Arbor, Michigan

★ DOCUMENTS ★
CONFIDENTIELS

CONFIDENTIEL

CHAPITRE 1



<098762-LM-LEO-101>



**20 OCTOBRE, 22 h 28. LABORATOIRES
EASLETON, LONDRES, ANGLETERRE**

C'était une nuit froide. Et brumeuse. Le genre de nuit qui fait se dresser les poils de la nuque, qui met mal à l'aise sans qu'on puisse l'expliquer. Dans les rues de Londres qui se vidaient, les employés travaillant en ville pressaient le pas, avec une seule idée en tête : regagner leur foyer au plus vite. Même si personne n'avait de raison de regarder par-dessus son épaule, tous le faisaient. Car quelque part, au plus profond de l'inconscient collectif de la ville, rôdait la certitude que l'histoire était sur le point d'être écrite... et pas nécessairement de façon bienveillante.

Un individu maigrichon était posté au bout d'une ruelle faiblement éclairée, devant la porte des Laboratoires Easleton. Vêtu d'un uniforme vert foncé d'agent de sécurité, l'homme que nous allons bientôt connaître sous le nom de Fred tripotait nerveusement des pièces de monnaie dans sa poche.

– C'était quoi, ça ?!

– Arrête d'avoir la frousse, Fred, on dirait une collégienne juste avant son premier rendez-vous ! lui répondit un homme bedonnant d'âge assez mûr.

– J'ai entendu quelque chose, Jeffrey, j'en suis certain !

– Il n'y a rien du tout, mon pote. Enfin, peut-être pas tout à fait, vu qu'on est à Londres, alors il y a probablement quelques rats et cafards tapis dans le coin...

– J'entends quelqu'un respirer ! l'interrompt Fred. Inspirer, expirer, inspirer, expirer...

– C'est ta propre respiration, mon pote, assura Jeffrey, qui posa une main rassurante sur l'épaule de son collègue. Détends-toi ! On garde un laboratoire, pas la reine. Notre boulot est très simple : empêcher d'autres savants de voler les travaux de nos savants à nous.

– Tu as raison, acquiesça Fred, pas tout à fait convaincu. Il n'y a pas de raison d'avoir peur de savants... Vraiment pas.

Situés au cœur de Londres, les Laboratoires Easleton se trouvaient tout au bout d'une ruelle, où un lampadaire solitaire éclairait sporadiquement les pavés usés. Et si des voitures faisaient crisser leurs pneus, si des bus klaxonnaient et si des passants bavardaient au loin, Fred et Jeffrey n'apercevaient que rarement – pour ne pas dire jamais – quelqu'un quand ils étaient de service.

Clic. Clac. Clic. Clac.

Un bruit de pas attira l'attention de Fred.

– Tu as entendu ?

– Bien sûr que j'ai entendu, répondit Jeffrey, une main tendue vers le début de la ruelle. C'est simplement un citadin qui a dû se perdre en cherchant le parking de la grande rue, un peu plus loin.

Taille moyenne. Mince. Vêtu d'un costume. Cet homme semblait précisément être ce qu'avait décrit Jeffrey : quelqu'un essayant de se rappeler où il avait garé sa voiture.

Fred hocha la tête.

– Je ne sais pas ce que j'ai, depuis quelque temps, marmonna-t-il. C'est peut-être à cause de tous ces feuillets policiers que je regarde avant d'aller au lit. Maman me dit toujours que je suis trop influençable.

La mère de Fred disait autre chose. Elle ajoutait souvent qu'il tombait toujours au pire moment qui

soit. Et comme elle avait raison ! En effet, alors que Fred commençait tout juste à admettre que ses nerfs lui jouaient des tours, rien de plus, un danger approchait. Tapie sur le toit des Laboratoires Easleton, une silhouette sombre observait les deux hommes qui ne se doutaient de rien. Portant une combinaison noire et un masque de ski, elle avait visiblement l'allure d'une femme. Efficace, précise et gracieuse, elle ouvrit la fermeture Éclair d'un sac et assembla en quelques secondes un pistolet tranquilisant sur lequel il était inscrit « PROPRIÉTÉ DU ZOO DE LONDRES ».

– Il faut les empêcher d'agir, décréta-t-elle d'une voix froide et dépourvue d'émotion.



Elle glissa une fléchette dans son arme, visa Fred et tira un sédatif pour chevaux en plein dans son épaule osseuse.

– Ahhh ! glapit le vigile, le regard soudain dans le vague.

Ses genoux cédèrent et il s'effondra à terre.

– C'est pas vrai ! Les savants passent vraiment à l'attaque ! s'écria Jeffrey.

Il porta la main à la radio fixée à sa ceinture, en un courageux effort pour protéger ses savants à lui. Il n'eut, hélas, pas le temps de presser la touche pour parler dans l'appareil : une fléchette se planta dans son épaule droite. Il perdit instantanément connaissance.

Après avoir soigneusement fixé une corde, la femme masquée descendit en rappel le long de la façade du bâtiment. Vive et agile, elle se réceptionna sur les pavés moins de trente secondes plus tard. Grâce à de l'argile rouge, elle prit avec précaution les empreintes des index de chaque garde.

– Argh... gargouilla Jeffrey, quand l'inconnue lui ouvrit la bouche avec sa main gantée.

Elle fit un prélèvement à l'intérieur de sa joue, au moyen d'un Coton-Tige, puis reproduisit l'opération sur Fred.

Un petit écran de verre était fixé sur le mur,

juste à côté de l'entrée des Laboratoires Easleton ; la femme en combinaison y appliqua avec douceur les empreintes prises dans l'argile rouge, ce qui fit apparaître un message : « IDENTIFICATION CONFIRMÉE ». La porte s'ouvrit sur un modeste hall d'entrée.

Une fois à l'intérieur, elle glissa les deux Cotons-Tiges dans deux fentes cylindriques.

– ADN confirmé, déclara une voix artificielle, tandis que la porte donnant sur le laboratoire s'ouvrait.

Quatre minutes et sept secondes plus tard, la voleuse émergea du bâtiment, avec dans la main une fiole de verre sur laquelle il était écrit « LIQ-30 ». C'est ainsi qu'il fut perdu. Un virus si puissant qu'il pouvait, littéralement, mettre l'humanité à genoux.

TOP SECRET

« Si on m'avait donné une
pièce de monnaie chaque fois
que quelqu'un a oublié mon
prénom, je serais la première
milliardaire de l'histoire
connue en tant que
"Hé, toi !" »

Concha Rey, 12 ans
Madrid, Nouveau-Mexique

★ DOCUMENTS ★
CONFIDENTIELS

CONFIDENTIEL

CHAPITRE 2



<218968-CR-LEO-408>



**21 OCTOBRE, 1 h 42. 10, DOWNING STREET,
LONDRES, ANGLETERRE**

Un bonnet de nuit bien usé posé de travers sur la tête, une vieille femme courait dans le couloir en agitant les bras.

– Tout le monde au bunker ! Ils nous bombardent !

Elle n'eut de cesse de répéter ces deux phrases, jusqu'au moment où elle atteignit une imposante porte en bois. De sa main ridée et constellée de taches de vieillesse, elle agrippa la poignée et l'actionna avec autant d'énergie qu'une femme de quatre-vingt-treize ans pouvait en rassembler.

– Tout le monde au bunker ! brailla-t-elle encore une fois, tirant violemment David Falcon, le Premier ministre du Royaume-Uni, et son épouse d'un profond sommeil.

– Je t'avais bien dit qu'il fallait mettre un verrou à cette porte, rouspéta la femme du dirigeant, mais celui-ci se levait déjà.

– La guerre est finie, madame Cadogan. Depuis des dizaines d'années.

– Qui êtes-vous ? Où est Churchill, le Premier ministre ?

– Je suis le Premier ministre, et mon nom est Falcon.

– Je ne comprends pas...

Le Premier ministre Falcon secoua la tête et poussa un soupir.

– Vous habitez au 10, Downing Street depuis 1939, madame Cadogan. Vous n'êtes rien moins qu'un trésor national. Néanmoins, je me dois de vous rappeler que vous n'avez plus toute votre tête. La Seconde Guerre mondiale est terminée depuis très longtemps. Malheureusement, en vieillissant, votre mémoire semble être restée bloquée à cette période.

– La guerre est finie, vous dites ? articula Mme Cadogan, d'une voix faible.

– Oui.

– Et avons-nous gagné ?

– Nous parlons toujours anglais, non ? fit remarquer le Premier ministre, à bout de patience.

– Oui, j’imagine, convint Mme Cadogan, qui le salua d’un signe de tête avant de sortir de la chambre d’un pas traînant.

– Pauvre femme, elle passe ses nuits à déambuler dans les couloirs, dit l’épouse du Premier ministre, alors qu’ils se recouchaient tous les deux, ne songeant qu’à se rendormir.

Ils n’eurent même pas le temps de fermer les yeux.

– Pardonnez-moi, monsieur le Premier ministre, mais nous avons un problème qui requiert votre attention immédiate, les déranga une autre voix.

– Quoi, encore ?! ronchonna le Premier ministre, qui attrapa sa robe de chambre et enfila une paire de chaussons.

Entre deux âges, portant un œil de verre et pourvu de dents extrêmement désordonnées et d’un corps qui semblait dire « Je n’ai pas fait de sport depuis l’invention d’Internet », Randolph Dowager – l’individu qui venait d’intervenir – était sans aucun doute un homme à l’allure unique.

– Randolph... grogna le Premier ministre. Il est encore coincé.

– Mes excuses, monsieur, répondit Randolph, qui

sortit un miroir de sa poche et ajusta son œil de verre.

Ancien agent du MI5 (le meilleur groupe d'espionnage du Royaume-Uni), Randolph avait perdu son œil au cours d'une mission. Alors que le gouvernement considérait ce détail comme un simple dommage collatéral – une blessure involontairement provoquée –, Randolph y voyait une médaille d'honneur. Qui restait souvent coincée en direction du plafond, certes.

– Je m'excuse également de vous réveiller à cette heure des plus inacceptables, monsieur, ajouta-t-il.

– C'est ça, c'est ça, le pressa son supérieur. Assez d'excuses, venez-en au fait !

– Nina Mitford, agent du Bureau des Adolescents Espions, nous a échappé.

– Randolph, franchement... râla le Premier ministre. On voit sans arrêt des agents du BAE disparaître. Ce sont des adolescents, donc tous d'humeur changeante. Si le vent souffle du mauvais côté, ils sont capables de se brouiller avec la météo !

– Pour être clair, monsieur, l'agent Mitford n'est pas portée disparue. Elle est en fuite. Hier soir, vers 23 heures, elle est entrée par effraction aux Laboratoires Easleton, où elle a dérobé la fiole de LIQ-30.

Le Premier ministre tituba, les jambes soudain tremblantes.

– Le LIQ-30... ?

– Oui, j'en ai peur, monsieur. Le BAE et le MI5 ratissent en ce moment même la ville à la recherche de l'agent Mitford mais n'ont pour l'heure pas repéré la moindre trace de cette fille.

– Ils ne la retrouveront pas, affirma le Premier ministre, d'une voix ferme. L'agent Mitford connaît leur façon de réfléchir, de travailler. Les initiés sont toujours les plus difficiles à pister. Il va nous falloir de l'aide.

– Suggérez-vous que nous fassions appel à quelqu'un de l'extérieur, monsieur ?

– Pas seulement un agent étranger à nos services, mais un Américain, répondit le Premier ministre, qui s'élança dans le couloir pendant qu'un plan se formait dans son esprit. Mettez-moi en contact avec le président des États-Unis.

22 OCTOBRE, 7 h 02. AÉROPORT DE HEATHROW, LONDRES, ANGLETERRE

– Quoi ? lança Jonathan Murray, douze ans, en sortant de l'avion, vêtu de sa tenue de prédilection – un pantalon kaki, un tee-shirt blanc et des baskets. (Il estimait que cela lui donnait une « allure respectable », qui disait au monde qu'il comptait bien devenir le genre d'adulte qui ne dépasse pas les

limitations de vitesse en voiture et qui remplit le lave-vaisselle de façon ordonnée.) Parle plus fort, Shelley, je ne t'entends pas.

– Tu m'interromps, là, Johno, lui répondit Shelley Brown, en relevant le bord de son chapeau. J'étais en train de commenter mon arrivée.

– C'est nouveau, ça... soupira Jonathan, en écartant une mèche noire plaquée sur son front.

Shelley s'éclaircit la gorge et prit un ton ultra sérieux de journaliste de télévision :

– Shelley Brown, Grande Dame internationale du Monde de l'Espionnage, pose le pied à Londres, vêtue d'un imperméable gris, de bottes noires à l'épreuve de la pluie et d'un chapeau en feutre. Jeune, séduisante et les yeux pétillant d'espièglerie, elle est prête à défier le monde... ou peut-être seulement Londres, vu que le monde, ça fait beaucoup quand on a douze ans... Elle va toutefois en avoir treize dans huit mois, alors qui sait, elle en est peut-être capable...

– Tu n'es pas une dame, rectifia Jonathan. Tu es une « jeune demoiselle », ce qui n'est qu'une autre façon de dire que tu es une enfant.

Shelley secoua la tête :

– Arf... Toujours à ruiner l'ambiance.

– Ouai, c'est bien vrai, ça. Je suis un ruineur d'ambiance professionnel, confirma platement

Jonathan, qui désigna un panneau jaune indiquant la douane. On y est presque. Que dirais-tu de réviser notre couverture ?

– On est des étudiants venus assister à une conférence de la jeunesse au sein du gouvernement, c'est ça ? Quel ennui ! Je m'endors déjà. Il n'est pas trop tard pour adopter mon idée : on pourrait être des vétérinaires spécialisés dans les appareils dentaires pour chiens.

– Pour la dernière fois, on est trop jeunes pour être vétérinaires, expliqua Jonathan. Et personne, je dis bien personne, ne met d'appareils dentaires aux chiens. Nos parents ont gobé cette histoire d'ambassadeurs de la jeunesse, ça passera aussi bien avec les douaniers.

– Je n'en suis pas si sûre, le contredit Shelley, en glissant les mains dans les poches de son imperméable trop grand pour elle. Non mais regarde-moi, le mot « espionne » jaillit de tous les pores de ma peau !

– Dire que je pensais que c'était de la transpiration... plaisanta Jonathan, pince-sans-rire.

– Tu veux dire que je transpire beaucoup ? Parce que s'il y a bien une chose que Shelley Brown ne fait pas, c'est transpirer beaucoup. Sauf quand je suis dans un sauna ou bien quand je mange à un buffet.

Pendant que Shelley jacassait, un douanier fit

signe au couple les précédant d'avancer sur la petite estrade qui se présentait.

– Passeports, s'il vous plaît, demanda-t-il, avant de soigneusement examiner les photos des deux passagers. Quelle est la raison de votre venue au Royaume-Uni ?... Combien de temps comptez-vous y rester ?... Avez-vous des parents ici ?... Quelle est votre profession ?... Bienvenue à Londres et bon séjour... Suivants.

Shelley s'approcha du douanier en se pavanant, avec une démarche que Jonathan n'avait jamais vue ailleurs qu'au cinéma : en se déhanchant, en faisant claquer ses chaussures et en balançant les bras. Malgré cette entrée en scène censée crier « Hé, le monde, regarde-moi ! », l'employé posté derrière le comptoir cilla à peine. Pas même lorsque Shelley ôta son chapeau, libérant sa chevelure d'un blond sale qui lui arrivait aux épaules, remonta ses lunettes rondes sur son nez et sortit d'un geste vif son passeport comme si elle présentait un badge.

– Je suis Shelley Brown !

– Passez, les enfants, dit le douanier, après avoir rapidement tamponné leur passeport à tous les deux.

– Mais vous n'avez même pas regardé nos photos ! tempêta Shelley pendant que Jonathan l'entraînait plus loin. Vous ne nous avez pas posé de questions !

On pourrait être des méchants, pour ce que vous en savez ! Des criminels ! Des gangsters ! Des pirates informatiques !

Le douanier n'entendit même pas Shelley. À vrai dire, la plupart des gens n'entendaient pas Shelley. Cette jeune fille était dotée d'une voix qui se noyait dans les bruits environnants. Ainsi, à moins d'être très près d'elle ou entièrement concentré sur elle, il était presque impossible de l'entendre. Bien entendu, cela ne faisait qu'intensifier le désir qu'elle avait depuis toujours d'être remarquée par les autres.

– Pourquoi lutter, Shelley ? lui dit Jonathan, pendant qu'ils se dirigeaient vers le retrait des



bagages. C'est précisément pour cette raison qu'on a été recrutés.

– Oui, je sais, mais...

– Mais rien du tout. Il faut que tu acceptes les faits. C'est notre destin. La semaine dernière, ma grand-mère a envoyé son courrier annuel général, pour donner à toute la famille des nouvelles de chacun. Tu sais ce qu'elle a dit à propos de moi ? « Jonathan Murray est toujours vivant. » Ça venait juste après un paragraphe sur le voyage de ma cousine Elena au Pérou, où elle a bâti des maisons pour les pauvres.

– Elle dit la vérité, au moins. Tu es bel et bien toujours vivant.

– Imagine un peu que je meure et que ma propre grand-mère ne s'en rende pas compte !

– Je l'imagine très bien, en fait, affirma Shelley. C'est comme s'il y avait écrit sur ton corps quelque chose comme « Personne ne me trouvera avant que mon cadavre sente mauvais ». Sauf s'il y a des rongeurs chez toi, qui dévoreront ton corps jusqu'aux os. Dans ce cas, personne ne saura que tu es mort.

– C'est exactement le genre de conversation que j'aimerais éviter quand on sera en présence du Premier ministre, décréta fermement Jonathan. À propos, on ferait bien de filer directement au 10, Downing Street.

– S'ils n'ont pas un service d'étage qui fonctionne

vingt-quatre heures sur vingt-quatre, je vais être sacrément déçue.

– Le 10, Downing Street n’est pas un hôtel, Shelley. C’est la résidence officielle et le bureau du Premier ministre du Royaume-Uni.

Shelley plissa les yeux, dubitative :

– Comment le sais-tu ?

– Tout le monde le sait, répondit Jonathan, avant de baisser la voix. Enfin, presque tout le monde...

TOP SECRET

« Ma mère me dit toujours
“Fais de ton mieux et je serai
contente”, mais elle ne sourit
jamais quand je rapporte
un 12 sur 20 à la maison. »

Rita Reier, 14 ans
Tarzana, Californie

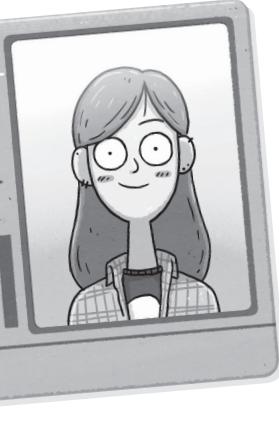
★ DOCUMENTS ★
CONFIDENTIELS

CONFIDENTIEL

CHAPITRE 3



<112159-RR-LEO-348>



**22 OCTOBRE, 9 h 32. 10, DOWNING STREET,
LONDRES, ANGLETERRE**

C'était un homme fin et sec. Il portait un costume bleu marine sur mesure impeccable ainsi qu'une montre hors de prix mais discrète. Avec un air renfrogné qui ne le quittait jamais, le Premier ministre Falcon correspondait exactement à l'idée que Jonathan et Shelley se faisaient d'un agent du gouvernement : sérieux et imposant.

– Le président Arons m'a dit que c'est vous qui avez empêché la vente de documents top secret et permis l'arrestation du ravisseur du vice-président,

dit le Premier ministre, sur un ton formel et raide qui aurait parfaitement convenu pour une entrevue avec la reine.

– C’est peut-être le vice-président, pour vous, mais moi je l’appelle Carl, dit fièrement Shelley, assise devant le bureau du Premier ministre. C’est un ami proche.

– Je tiens à préciser, monsieur, pour que la vérité soit lumineuse pour tout le monde, que Shelley est incroyablement peu exigeante dès lors qu’il est question de qualifier quelqu’un d’ami, ajouta Jonathan. Il vous suffit de lui adresser un signe de la main pour qu’elle vous considère comme son meilleur ami.

– Mais je ne me trompe pas en disant que c’est à vous deux que l’on doit le succès de la mission dont j’ai parlé précédemment ? insista le Premier ministre.

– Absolument pas, monsieur, confirma Jonathan, qui se mordit aussitôt la langue pour s’empêcher d’ajouter : « Mais je suis à peu près certain que c’était un énorme coup de chance. »

– Bien, dit le Premier ministre, en hochant la tête. Je ne réclame pas facilement de l’aide de l’étranger. Si j’en suis arrivé là aujourd’hui, c’est parce que nous faisons face à une situation très grave et très dangereuse.

– Dites-moi, Premier ministre... Je peux vous appeler PM ?

– Shelley, non, s'il te plaît... souffla Jonathan.

– Vous n'avez aucun souci à vous faire, dit Shelley. Même si « grave » et « dangereux » ne sont pas mes deuxième et troisième prénoms, ce serait le cas si les mineurs étaient autorisés à changer de prénom sans la permission de leurs parents.

Le visage tendu du Premier ministre se crispa davantage lorsque son regard passa de Shelley à Jonathan, dont il attendait manifestement une réaction.

– Oh ! Moi ? dit celui-ci. Je n'ai pas de deuxième prénom, ce qui est plutôt une bonne chose, quand on pense à ceux qu'ont envisagés mes parents : Flash, Compère, Rivière... Non mais c'est vrai, où avaient-ils la tête ? Je n'aurais jamais réussi à le supporter.

– Non, aucune chance, convint Shelley. Frank ou Larry, peut-être, mais pas ça.

– Sans vouloir vous vexer, tous les deux, je crois que...

Shelley leva la main gauche :

– Oh, il en faut beaucoup pour nous vexer, pas vrai, Johnno ?

– Exact. C'est même un de nos points forts.

– Vous me semblez affreusement incompetents,

c'en est même choquant, déclara le Premier ministre, sans chercher à s'excuser.

– Incompétents ? dit Shelley. Vous voulez dire que vous pensez que nous ne savons pas ce que nous faisons ?

– Exactement.

– C'est parce que c'est vrai, dit Jonathan. Et nous ne sommes doués en rien.

– Ça me gêne de contredire mon coéquipier, mais en vérité j'ai pas mal de talents cachés, dit Shelley.

– C'est faux, affirma Jonathan. En revanche, nous savons nous fondre dans la masse, traverser la vie sans que personne ne nous remarque. Pourquoi ? Parce que nous sommes moyens, peu marquants, communs. Pour reprendre l'expression de Hammett Humphries, le directeur des opérations de la Ligue, nous évoluons dans l'angle mort du monde.

– Et de cet angle mort, nous avons accès à tout, ou presque, dit Shelley, qui retira ses lunettes pour regarder le Premier ministre droit dans les yeux. Croyez-le ou non, mais à la fin de cette mission vous souhaiterez que tous vos espions soient aussi ordinaires que nous...

– C'est une théorie très intéressante, remarqua le Premier ministre à mi-voix. Ce n'est pas le talent de l'agent qui compte, mais son aptitude à passer inaperçu...